

Apprendre des architectes autochtones

Paul Ardenne

Number 131, Winter 2019

Nouveaux terroirs – réinventer les territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ardenne, P. (2019). Apprendre des architectes autochtones. *Inter*, (131), 52–54.



APPRENDRE DES ARCHITECTES AUTOCHTONES

► PAUL ARDENNE

Bien que restée entr'aperçue dans le grand bazar de la Biennale d'architecture de Venise 2018, l'exposition *UNCEDED : Voices of the Land* (*Unceded : terres en récit*) n'en a pas moins été l'une des plus importantes proposées alors sur la lagune. Le Canada, rompant avec la tradition du pavillon national unique, a ouvert pour l'occasion à l'Arsenale un second pavillon, en plus de celui, traditionnel, qu'il possède dans les Giardini. Volonté hégémonique ? Désir d'une surreprésentation ? Rien de cela. L'exposition *UNCEDED* est consacrée à l'architecture des Autochtones du Canada, celle des *Natives*, populations amérindiennes de l'île de *la Tortue*, désignation géographique des actuels Canada et États-Unis d'Amérique avant les voyages de grandes découvertes et la colonisation d'origine européenne.

L'intérêt d'*UNCEDED* ? Il réside dans la leçon d'éthique donnée par des populations qui ont pour signature identitaire de n'avoir jamais coupé le cordon avec leurs aînés, leurs traditions et leur environnement. Le résultat, c'est une architecture spécifique, humaniste avant tout. Qu'apprendre des Autochtones ? La sagesse, peut-être.

Pour ceux d'entre les États conquérants qu'elle concerne depuis Christophe Colomb, Hernán Cortés ou Jacques Cartier, la colonisation est un héritage honteux. Espagne, Portugal, Angleterre, France, Pays-Bas, Belgique, Japon, mais aussi Russie (en Asie centrale), États-Unis d'Amérique (les descendants des colons du *Mayflower* s'accaparant, à coup de traités inégaux et d'idéologie religieuse, les grandes plaines indiennes) et Allemagne (le général Von Trotta exterminant en Afrique, entre 1904 et 1907, 80 % des Héréros et des Namas)... Autant d'acteurs, avec d'autres, dont la rapacité territoriale, l'esprit de prédation et le mépris des peuples soumis à leurs fusils vont accoucher de la pire sape identitaire jamais encore enregistrée dans l'histoire des peuples et de leurs relations. Ainsi que le définit Jean-Paul Sartre commentant, dans sa revue *Les temps modernes*, le *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi, « le colonialisme est un système [où] la conquête s'est faite par la violence [et dans lequel] la surexploitation et l'oppression exigent le maintien de [cette] violence ». Encore, continue Sartre, « le colonialisme refuse les droits de l'homme à des hommes [...] qu'il maintient de force dans la misère et l'ignorance, donc, comme dirait Marx, en état de "sous-humanité". Dans les faits eux-mêmes, dans les institutions, dans la nature des échanges et de la production, le racisme est inscrit »¹.

RETROUVER SES MARQUES

On ne redira jamais assez les souffrances, les humiliations, les infinies bassesses endurées par les colonisés, d'où qu'ils soient et à quelque nation qu'ils appartiennent : Yámanas (Yagans) du détroit de Beagle tirés à la carabine comme des lapins par des pasteurs protestants ; populations de Potosí mourant en masse dans les mines espagnoles ; Congolais assujettis au bon vouloir du roi des Belges, Léopold II, qui les traite en esclaves ; Chinois surexploités par les Japonais dans le Shantung et à Formose (Taïwan) ; massacres d'Algériens et de Malgaches par les Français en 1945 et 1950 ; rebelles persécutés par centaines d'un bout à l'autre de l'espace colonial mondial... Pas de pire géopolitique que celle-ci, qui mêle hypocritement exploitation éhontée des colonisés, chouchoutage des aristocraties locales, coup de pouce aux bourgeoisies compradore et prétendu partage, avec les populations soumises, de la civilisation du vainqueur ! Le temps des dominants, toutefois, finit par fléchir avec la salutaire conférence de Bandung (1955). Le « non-alignement » qui en émane accouche, au fil de guerres et d'accords de décolonisation, d'une liberté factuelle et territoriale enfin moins mal partagée. Vient le temps, pour les voleurs et les bourreaux colonialistes, du repli et parfois de la repentance, non toujours sincère, il est vrai. La colonisation ? Tournons la page, mais n'oublions jamais.

Entre les puissances postcoloniales, le Canada, héritier de la politique expansionniste franco-britannique et toujours assujéti aux lois du Commonwealth, est un État pionnier dans la reconnaissance des droits des *Natives*, les Autochtones (Loi constitutionnelle de 1982, article 35), nombreux sur son sol. Maints territoires canadiens, du Nunavut à la Colombie-Britannique, en passant par la Baie-James, bénéficient ainsi d'une autonomie acquise dans le

cadre fédéral et sont dirigés par les descendants des communautés autochtones premières, déjà présentes avant l'arrivée des colons venus d'Europe. Inuits, Cris, Algonquins, Micmacs, Hurons-Wendat, Atikameks, Innus, Mohawks et Métis occupant le nord de l'île de la Tortue en sont devenus pour une part croissante les gestionnaires. Pas encore assez, au regard des droits que leur octroie leur présence première sur le territoire, si l'on en croit les représentants de la résistance à l'hégémonie continuée des postcoloniaux. Comme le regrette Sol Sanderson, membre de la nation crie chakastaypasin, icône de la résistance à la postcolonisation et partisan de la « souveraineté intrinsèque », « la perte du contrôle total de nos collectivités et sociétés a créé les conditions actuelles de maltraitance, de dépendance, de suicide, de chômage élevé et de mauvaise santé, plus le bas niveau d'éducation, la perte du filet de protection de notre société traditionnelle et celle de nos croyances spirituelles et culturelles, de nos valeurs et de nos langues [...]. Là se trouve la source du racisme systémique et institutionnel actuel qui fait qu'aujourd'hui, nos peuples vivent (encore) dans des conditions semblables à celles du tiers monde »².

DES RACINES ET DES PRÉROGATIVES

UNCEDED : Voices of the Land... Venons-en au fait. Cette exposition, pour la première fois dans un cadre international, mondain et *mainstream*, a fourni l'occasion aux *Natives* canadiens de faire valoir leur conception propre de l'architecture. Dix-huit architectes amérindiens ou métis y ont présenté leurs réalisations ou leurs projets, jamais dénués d'intérêt, le plus souvent originaux et démarqués du tout-venant, tous caractérisés par un lien très fort à la nature et à l'environnement. La scénographie du pavillon, non sans légitimité, a été confiée au maître historique de l'architecture amérindienne contemporaine, Douglas Cardinal, né en 1934, à qui l'on doit notamment le Musée canadien de l'histoire (Gatineau, 1989) et, devenu « culte », le Musée national des Indiens d'Amérique (National Museum of the American Indian) à Washington, D.C. (1998). D'origine métisse (second d'une famille de huit enfants, il est à la fois Blackfoot Kainai, Algonquin et d'ascendance germanique), Cardinal, symboliquement, a installé les différents pôles de l'exposition dans un périmètre rempli d'arrondis et de festons, valorisant par là les principes non contradictoires de la circulation fluide et du cloisonnement ; une façon, par ce jeu avec l'espace d'exposition, de signifier ce qu'a été la civilisation amérindienne d'avant l'ère coloniale. Cette entité qu'est l'île de la Tortue est certes unie par une culture et des croyances communes, mais chacune de ses composantes ethniques y garde sa spécificité. Ensemble, fusionnées, différentes.

Douglas Cardinal, au registre international, n'est pas un *starchitect*. Il mériterait pourtant de l'être. Son approche de l'architecture, qui surpasse celle des coqueluches du Global (No) Style, vaut par sa position d'équilibre entre modernité et conservatisme. Cardinal, comme il le dit lui-même, fait de l'architecture avec dans une main un ordinateur et dans l'autre main un tambour. Demandez-lui quelle est sa *maniera*, et ce vieux sage formé au Canada et à Austin, au Texas, vous répondra inmanquablement ceci : l'alliance du plus ancien et du plus nouveau, de l'archaïque et de la technologie contemporaine. L'archaïque ? Précisons : Douglas Cardinal, avant toute chose, entend bien prendre l'avis des anciens, les « Aînés », une pratique coutumière dans les civilisations de l'île de la Tortue, toutes régentées par des aréopages.

Également, sa conception architecturale entend s'inscrire dans le continuum des architectures amérindiennes, dont l'intelligence lui vient notamment d'avoir toujours dû affronter, pour les solutionner, des situations difficiles telles que l'environnement hostile,

le climat brutal ou l'alternance saisonnière du nomadisme et de la sédentarité. Rien d'étonnant à ce que l'on trouve dans l'architecture de Cardinal, récurrentes, des citations portant sur le wigwam et le tipi (Université des Premières Nations de Regina, 2003 ; Gordon Oakes Red Bear Student Centre de Saskatoon, Université de la Saskatchewan, Saskatoon, 2016), l'igloo (Space and Science Centre d'Edmonton, 1984) ou l'habitat semi-enterré (résidence Cardinal, Stony Plain, Alberta, 1982; Musée canadien de l'histoire, Gatineau, 1989), toutes formes conventionnelles d'habitat propres à l'Amérique du Nord précoloniale.

Enfin, il porte un respect sacré à l'environnement. L'Amérindien est un frère de la nature, l'Amérindienne une sœur. Ils lui vouent une attention à la fois concrète et mystique. Le minimum d'atteinte à l'environnement est de rigueur, les temps modernes auraient-ils permis d'en surmonter les contraintes. Douglas Cardinal, dans cette longue citation, en parle ainsi : « Très tôt durant mes études en architecture, j'ai décidé d'orienter ma pratique vers l'architecture organique, une architecture évolutive. À cet effet, mes Aînés anishinabés m'ont encouragé à poursuivre et à absorber autant de formation universitaire que possible [...]. Si je voulais servir les communautés autochtones comme il se doit, j'allais également devoir acquérir le savoir et la sagesse des Aînés, et me familiariser avec leurs puissantes valeurs spirituelles. En observant ces Aînés, j'ai appris que mon approche devait suivre la loi naturelle, respectant la souveraineté [des] personne[s] que je servais, leur montrant la compassion et le respect qu'[elles] méritaient et visant l'équilibre et l'harmonie avec les terres et les eaux de nos territoires traditionnels. Puisque le créateur a donné à nos peuples anishinabés la responsabilité de se porter intendants de la terre, les Aînés jugeaient impératif pour notre avenir d'adopter pleinement les deux visions du monde et d'assumer la responsabilité d'assurer l'équilibre et l'harmonie des gens qui peuplent les terres et des terres elles-mêmes. Ils insistaient sur le fait que tout ce que nous faisons devrait être en accord avec nos valeurs spirituelles [...]. C'est ainsi que j'ai appris à aborder l'architecture de façon à concevoir et à créer un environnement intégré en harmonie avec la nature telle qu'on la retrouve dans notre propre nature et dans l'environnement naturel³. »

L'AUTOCHTONIE ARCHITECTURALE ET SES FORMULES

Au-delà de tout nationalisme, *UNCEDED : Voices of the Land* expose un fait de culture locale. Ce qui est notoire, c'est l'absence totale de tentation à en universaliser les contenus. Chacun et chacune des architectes de l'exposition, avec insistance, rappelle sa filiation (ses *roots*) et le poids de l'origine qui l'accompagne. C'est entendu, un architecte amérindien de l'île de la Tortue ne construit ni ne pense l'architecture n'importe comment. Qui en doute pourra se reporter à l'examen du village cri de Oujé-Bougoumou, créé en 1989 dans le Nord-du-Québec. Tout dans cette unité construite de 800 âmes, posée non loin du lac Opémiska, s'inspire des modes, des styles et des techniques d'architecture hérités de l'ère de l'île de la Tortue, jusqu'au plan de masse, dessiné par Douglas Cardinal et réglé par la symbolique amérindienne. L'effet de familiarité est immédiat (la devise du village est « L'endroit où les gens se rencontrent »), l'effet de continuité aussi. Oujé-Bougoumou, en tant que lieu d'habitat, est la sobre et intelligente actualisation des anciens villages locaux, une version améliorée sans esbroufe ni surenchère d'effets, ce qui ne saurait empêcher l'efficacité technique, mise au service, comme il se doit, de la communauté, et un souci environnemental forcené : « Le village d'Oujé-Bougoumou, relève une notice qui lui est consacrée, est récipiendaire d'un prix de l'UNESCO pour sa construction selon plusieurs critères de développement durable

ainsi que pour son architecture traditionnelle. Plusieurs principes technologiques et d'urbanisme d'avant-garde ont été mis en place par la communauté tel qu'un système de réseau de chaleur, système de chauffage central entièrement automatisé comportant deux cuves d'ébullition chauffées au bois et à l'huile reliant tous les bâtiments. Les cuves d'ébullition sont approvisionnées par des résidus forestiers provenant du moulin à scie situé à proximité⁴. »

L'architecture autochtone amérindienne et ses enseignements sont donc marquants. Première donnée, illustrée unanimement : l'école du territoire. Ce sont le passé local, la tradition, le *genius loci*, qui servent en l'occurrence de guides. L'architecte autochtone ne construit pas sans investiguer le legs de l'architecture territoriale.

Seconde formule : la générosité. L'architecte amérindien ne construit pas d'abord pour lui, en fonction de ses obsessions ou de ses marottes, mais pour sa communauté. Il crée ce qui déjà a été créé sous une forme proche et sa confiance dans l'héritage architectural de sa patrie, qui est la patrie de ses ancêtres, est totale. Ce principe d'abnégation doit être souligné dans la mesure notamment où il oblige à récuser le génie personnel, l'invention d'un seul, le solipsisme comme l'individualisme.

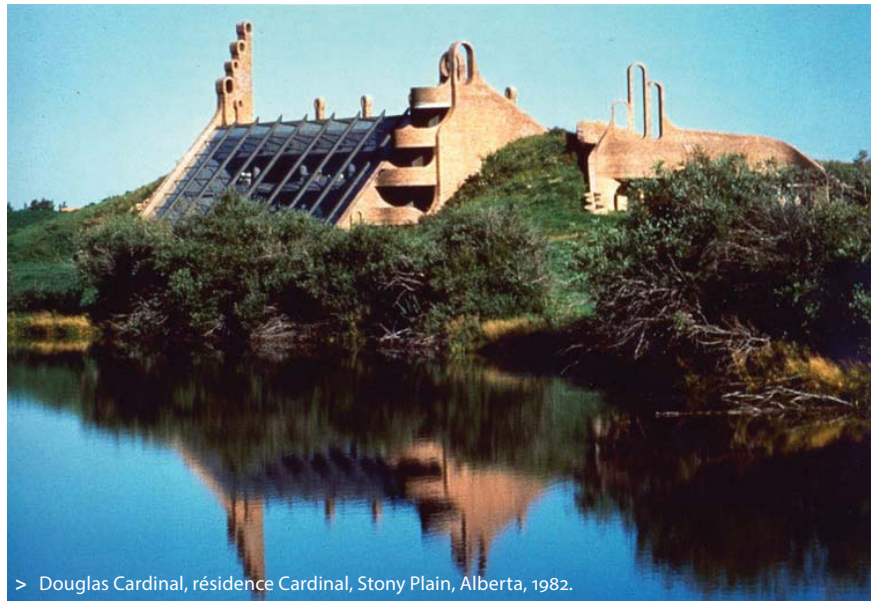
Troisième donnée : un rapport négocié à la modernité. L'architecte autochtone, sans doute, est antimoderne. Il ne regarde pas vers le futur mais vers le passé, il se refuse à la table rase mais privilégie au contraire l'héritage. Ce positionnement anachronique assumé, pour autant, n'implique pas chez lui le renoncement à prendre, de l'offre moderne, ce qu'elle peut avoir de bénéfique, son versant technique en particulier. L'architecture autochtone est un accommodement, une figure de la négociation, mue toutefois par cette obligation de principe : faire que l'équilibre n'existe pas et que la proposition penche plus pour la tradition que pour la modernité. Cette position n'est pas mineure : elle renforce le sentiment d'appartenance identitaire au lieu de le diluer ; elle ne fait pas tourner les têtes mais, en revanche, sait leur rappeler quelle est leur configuration originelle. Architecture fondamentalement territoriale que celle-ci, et résiliente aussi dans la mesure où elle tend à corriger les effets déstructurants de la colonisation en termes d'identité et d'appartenance.

Le dernier point s'avère la constante de la préoccupation environnementale : utilisation fréquente du bois, abondant dans le territoire (Spirit Room, Makoonsag Intergenerational Learning Centre de Smoke Architecture) ; dimension mesurée des bâtiments, jusqu'à privilégier la petite taille (Sugar Cube : Kitchen Shelter d'Ouri Scott) ; esthétique en rapport étroit avec l'environnement (Allegany Administration Building de Two Row Architecture, dont l'auvent sinueux évoque la rivière voisine et la façade, la forêt)...

L'architecture autochtone amérindienne, sans états d'âme, prend le parti de l'écriture dite « symbolique » par Roberto Venturi. Cette symbolique renvoie non seulement à l'histoire des peuples bâtisseurs, mais encore à l'évocation immersive du milieu dans lequel vivent ceux-ci, dont l'architecture doit se tenir au plus proche, en une contextualisation non discutable. Comme le dit Matthew Hickey de Two Row Architecture (un Mohawk du clan Wolf, de son nom indigène Ha : na yas, « Il est grand »), « l'indigénéité est enracinée dans la terre. Il est donc logique que la création de lieux soit spécifique et orientée par une prise de conscience de l'environnement. Chaque projet sur lequel je travaille commence par une étude approfondie de l'environnement. En mettant l'accent sur les impacts sociaux et culturels, et les effets que le design communautaire et régénérateur peut avoir sur toutes les cultures, nous ferons de l'architecture non seulement une forme d'expression culturelle, mais aussi une forme de régénération et de guérison »⁵. ◀



> Douglas Cardinal, Institut culturel Aanschaaukamikw, Oujé-Bougoumou, Nord-du-Québec, 2011.



> Douglas Cardinal, résidence Cardinal, Stony Plain, Alberta, 1982.



> Douglas Cardinal, Musée de l'histoire canadienne, Gatineau, 1989.

Notes

- 1 Jean-Paul Sartre, « Le colonialisme est un système », *Les temps modernes*, n° 137, juillet-août 1957 ; *Situations V*, Gallimard, 1964, p. 51-52.
- 2 Sol Sanderson, « Le futur de nos relations et de nos contributions », *UNCEDED : Voices of the Land / Terres en récit / Voici della terra* [catalogue d'exposition], Biennale de Venise, 2018, p. 15-16.
- 3 Douglas Cardinal, « Le savoir autochtone transmis par des cérémonies et des rituels », *UNCEDED*, *op. cit.*, p. 19.
- 4 « Oujé-Bougoumou » [en ligne], *Wikipédia*, 13 septembre 2018, www.fr.wikipedia.org/wiki/Ouj%C3%A9-Bougoumou#cite_note-8.
- 5 Matthew Hickey, « Déclarations d'architectes : Matthew Hickey », *UNCEDED*, *op. cit.*, p. 43.